



« Démocraties littéraires et controverses scientifiques »

Quelques repères autour de la conférence de Yves Citton.

Deux cultures se juxtaposent, deux groupes, deux collectivités parlent deux familles de langues. Ceux qui furent formés aux sciences dès leur enfance ont continué d'exclure de leur pensée, de leur vie, de leurs actions communes, ce qui peut ressembler à l'histoire et aux arts, aux œuvres de langues, aux œuvres de temps. Instruits incultes, ils sont formés à oublier les hommes, leurs rapports, leurs douleurs, la mortalité. Ceux qui furent formés aux lettres dès leur enfance sont jetés dans ce qu'on est convenu de nommer les sciences humaines, où ils perdent à jamais le monde : œuvres sans arbre ni mer, sans nuage ni terre, sauf dans les rêves ou les dictionnaires.

Michel Serres, « Hermès V »

L'interprétation

Il y a dans la lecture deux moments essentiels.

Le premier est l'*explication*. Expliquer un texte, c'est dégager la structure, c'est à dire les relations internes de dépendance qui constituent la statique du texte. Il s'agit ici d'une interprétation objective, en quelque sorte intra-textuelle. A ce niveau, le texte peut être considéré comme une machine au fonctionnement purement interne, à laquelle il ne faut poser aucune question – réputée psychologisante –, ni en amont, du côté de l'intention de l'auteur, ni en aval, du côté de la réception par un auditoire. Caricaturalement, le sens d'un texte n'est pas distinct de sa forme.

Le deuxième moment de la lecture sort de l'objectivité de la structure et cherche la possibilité d'une *application* du sens, ou, selon une autre expression, d'une *appropriation* subjective. Le texte est alors structure et sens orientés vers le lecteur. C'est le niveau de la compréhension subjective et existentielle. Ce qui est à comprendre n'est pas l'intention de l'auteur mais l'effet du texte sur le lecteur qui reçoit et s'approprie le sens.

La lecture doit toujours être accompagnée de ces deux moments : *explication* objective et *compréhension* subjective. Ces deux moments constituent l'*interprétation*.(...)

D'une certaine manière, il est juste de dire que l'homme est fait par le texte autant que lui-même fait le texte ; manière de sortir du *cogito* souverain, qui constitue le monde à partir de sa certitude.

Marc-Alain Ouaknin, « Bibliothérapie »

De l'herméneutique à la coopération textuelle Le lecteur au cœur du livre

La tâche première de l'herméneutique existentielle n'est donc plus d'éliminer les préjugés, car il y en a de féconds, mais de les reconnaître et de les développer pour ce qu'ils sont, à savoir des leviers de compréhension. Bien évidemment, cette réhabilitation des préjugés n'a pas pour but de légitimer tous les préjugés qui circulent – ce serait sanctionner l'arbitraire.

Il s'agit de soumettre nos préoccupations à un test critique. Non pas pour supprimer l'ordre du préjugé, indépassable tant que la compréhension est le fait d'être finis, mais pour permettre aux préjugés les plus féconds de se faire valoir :

« Une conscience formée à l'école de l'herméneutique doit donc être ouverte dès l'abord à l'altérité du texte. Mais une telle réceptivité ne présuppose ni une « neutralité » quant au fond, ni surtout l'effacement de soi-même, mais inclut une *appropriation* qui fasse ressortir les préconceptions du lecteur et les préjugés personnels. Il s'agit de se rendre compte de ses propres préventions, afin que *le texte lui-même se présente dans sa propre altérité* et acquière ainsi la possibilité de mettre en jeu sa vérité quant au fond, face aux préconceptions du lecteur ¹. »

Nous avons ici une citation clef de Gadamer car il apparaît clairement que l'acte herméneutique est un véritable dialogue, où sont engagés deux partenaires, deux paroles d'égale importance en droit : celle du texte et celle des lecteurs. En considérant l'acte de lecture comme un dialogue, on refuse le non-lieu et l'auto-effacement (...) L'herméneutique est une puissance au cœur du livre, mais il faut un lecteur qui puisse venir délivrer, par la lecture et l'interprétation, le sens « en attente de devenir vocable ». Ainsi le lecteur n'est pas étranger au livre, mais son « être au livre » fait partie de l' « être du livre ».

(...)

Ainsi une lecture est-elle une co-production entre l'auteur et le lecteur. (...) Précisons aussi que par « coopération textuelle » on ne doit pas entendre l'actualisation des intentions de l'auteur (ce qui était le projet de l'herméneutique romantique), mais les possibilités de sens virtuellement contenus par l'énoncé du texte, par son altérité propre ».

Marc-Alain Ouaknin, « *Bibliothérapie* »

« L'activité coopérative qui amène le destinataire à tirer du texte ce que le texte ne dit pas mais qu'il présuppose, promet, implique ou implicite, à remplir les espaces vides, à relier ce qu'il y a dans ce texte au reste de l'intertextualité d'où il naît et où il ira se fondre. »

(..) « Un texte se distingue d'autres types d'expressions par sa plus grande complexité. Et la raison essentielle de cette complexité, c'est qu'il est un tissu de *non-dit*. "Non-dit" signifie non manifesté en surface, au niveau de l'expression: mais c'est précisément ce non-dit qui doit être actualisé au niveau de l'actualisation du contenu. Ainsi un texte, d'une façon plus manifeste que tout autre message, requiert des mouvements coopératifs actifs et conscients de la part du lecteur. »

(...) un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur la plus-value de sens qui y est introduite par le destinataire.

Umberto Eco, « *Lector in fabula* »

Quand la démarcation disparaît...

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu la science d'une part et les mythes de l'autre. La part de savoir pertinent, dans un mythe donné, une tradition millénaire, une pensée sauvage, est probablement aussi grande que la part de mythologie qu'enveloppe en elle une science donnée.

(..)

Découpez savamment la frange d'irraison attachée au savoir, passez la aux acides, au feu du chalumeau, à toutes les analyses imaginables, corrosives, dissolvantes, décapantes. Passez derrière, dessous, dessus et dans les trous, ne laissez pas dormir le soupçon et le doute. Taillez ferme et plutôt plus que moins, allez jusqu'à la chair. Vous obtenez après lessive, un produit pur, aseptique, trans-lucide, propre et net comme une chambre de vierge sage. Cette chimie, tout à coup, se retourne contre elle-même : *ce produit épuré de tout mythe, devient mythique de part en part*. Les vieux habitants le savent de toujours : on ne déboise pas impunément les mornes. La manie de propreté, aux limites, est une pulsion suicidaire. Un savoir sans illusion est une illusion toute pure. Où l'on perd tout, et le savoir. Il s'agit, à peu près, d'un théorème : *il n'y a de mythe pur que le savoir pur de tout mythe*.

(...) Le devoir de critique, en science, est second par rapport au droit de rêver.

(...) C'est un monumental contresens sur la science que de la croire tout entière en proie à un travail de rectification. Elle en serait morte la pauvre. Au contraire : rêvez hardiment, il en reste toujours quelque chose. Qu'est-ce que la science ? Un mythe, oui, renouvelé sans cesse, qui se fait maître de lui-même, par autocritique et autorégulation. Mais qui serait maître de quoi, s'il n'existait aucune marge par où rêver ? La science vit et se propage, par ce bord de non-science qui la féconde et qui la renouvelle, comme les arbres par l'écorce.

¹ H-G Gadamer, *Vérité et méthode*, Seuil, 1976

Supprimez cette marge, et elle se pétrifie. Ainsi toute critique, excédant son rôle et son pouvoir seconds, est-elle une entreprise anti-scientifique. L'histoire l'a montré mille fois, jadis, naguère et hier matin.

Michel Serres, « Hermès III »

J'ai bien conscience que si les chercheurs, les savants, les modernisateurs, ou, comme on dit, les « hommes de progrès », sont aujourd'hui si malheureux, c'est qu'ils voient clairement ce qu'ils ont perdu mais pas encore comment ils pourraient retrouver, au milieu de ce chaos, le sentiment d'assurance, de certitude, de clôture, que leur donnait l'ancienne distinction entre le rationnel et l'irrationnel, le scientifique et le politique. Ils aimeraient bien revenir à une stricte *démarcation* (c'est le terme classique en philosophie des sciences) entre ce qui possède l'autorité des faits indiscutables et ce qui n'est qu'opinion, rumeur, agitation, idéologie, jeux de pouvoir et simple bagout. Je comprends leur désarroi.

(...)

Mais si maintenant les scientifiques ne montrent plus un front uni ; si le public participe aux débats ; si les institutions internationales s'en mêlent – même les chefs d'Etat ; et si, enfin, il s'agit d'affaires qui intéressent tout le monde, et même, comme dans le cas de la querelle sur le climat, *tout LE monde*, comment voulez-vous maintenir la Démarcation ? Sur les sujets vraiment importants, c'est la pagaille assurée.

On peut toujours s'époumoner à traiter les uns de « vrais savants » et les autres d' « obscurantistes », de « sceptiques stipendiés » ou même de « négationnistes », mais on sent que si les accusations soulagent ceux qui les profèrent, elles ne sont plus que des *injures* et ne parviennent pas à *décrire* avec précision ce qu'il en est des faits en voie de certification. Les étiquettes « rationnel », « irrationnel », « relativiste », « scientifique », « idéologue », se distribuent au petit bonheur, on le sent bien.

(...)...il nous faut très vite inventer d'autres façons de clore les controverses -il nous faut inventer des « paix de science » comme il y a eu des « paix de religion » - et, si possible, sans abandonner la vocation savante. Autrement dit, peut-on *séculariser* la Science sans perdre la connaissance objective ? C'est tout le sens, au fond, des humanités scientifiques.

(...)

... on ne peut ni séparer ni conjoindre complètement les sciences et la société. C'est dans leur contradiction apparente que les deux récits sont vrais à la fois, grâce au travail de la traduction. Pas de savoir assuré sans se *retirer* de l'agora, sans en *passer* par le laboratoire dont on aura fermé soigneusement les portes pour avoir le temps tout simplement de penser et de monter, parfois pendant de très nombreuses années, des expériences pertinentes jusqu'à ce qu'on ait accumulé un savoir assez fin et spécialisé. Mais, en même temps, je vous l'ai assez montré, impossible d'en *rester* au laboratoire. A peine entré dans le silence de ces enceintes, il faut en ressortir pour convaincre d'autres collègues, pour intéresser des financeurs, des industriels, pour enseigner les étudiants, pour satisfaire l'appétit de connaissance du public. Et nous revoilà sur l'agora. Les savants ne peuvent rester ni dans la foule ni entre eux.

(...)

Il nous faut donc un public et un public qui pense et qui puisse dire *cogitamus* et même, si possible, *calcuemus*. Mais comment calculer et penser en commun ? Avec quels instruments ?

(...)

Ce qui ne veut évidemment pas dire que toutes les questions de science doivent être débattues également par le même public. Chaque sujet de dispute, chaque controverse, possède, en quelque sorte, son public associé. C'est justement la grande difficulté depuis qu'il n'y a plus un seul public, un seul univers et une seule Science pour tout unifier d'un coup et pour toujours.

Bruno Latour , « Cogitamus »

Quelques éléments de bibliographie

Bibliographie succincte citée en référence

- Umberto ECO
Lector in fabula Le livre de poche biblio, LGF (réédition), 1999
L'œuvre ouverte Points Essais, Seuil, 1979
- Bruno LATOUR
Cogitamus - Six lettres sur les humanités scientifiques La Découverte, 2010
- Jean-Marc LÉVY-LEBLOND
La pierre de touche Folio essais, Gallimard 1996
- Marc-Alain OUAKNIN
Bibliothérapie Points Essais, Seuil, 2008
- Michel SERRES
Hermès III, la traduction Editions de Minuit, 1974
Hermès V, le passage du Nord-ouest Éditions de Minuit 1980
Le tiers instruit Folio essais, Gallimard, 1992

Principaux ouvrages de Yves Citton

- *Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011.
- *L'Avenir des Humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, Paris, Éditions de la Découverte, 2010.
- *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010.
- *Spinoza et les sciences sociales. De la puissance de la multitude à l'économie des affects*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008 (éditeur en collaboration avec Frédéric Lordon).
- *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.
- *L'Envers de la liberté. L'invention d'un imaginaire spinoziste dans la France des Lumières*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006.
- *Portrait de l'économiste en physiocrate. Critique littéraire de l'économie politique*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Information : Ce document est proposé par le groupe *Sciences en questions* comme éclairage autour du sujet original qui sera développé par l'auteur, **lors de la conférence qu'il donnera et l'ouvrage qui en sera issu.**

Coordonné par: Michelle Cussenot.